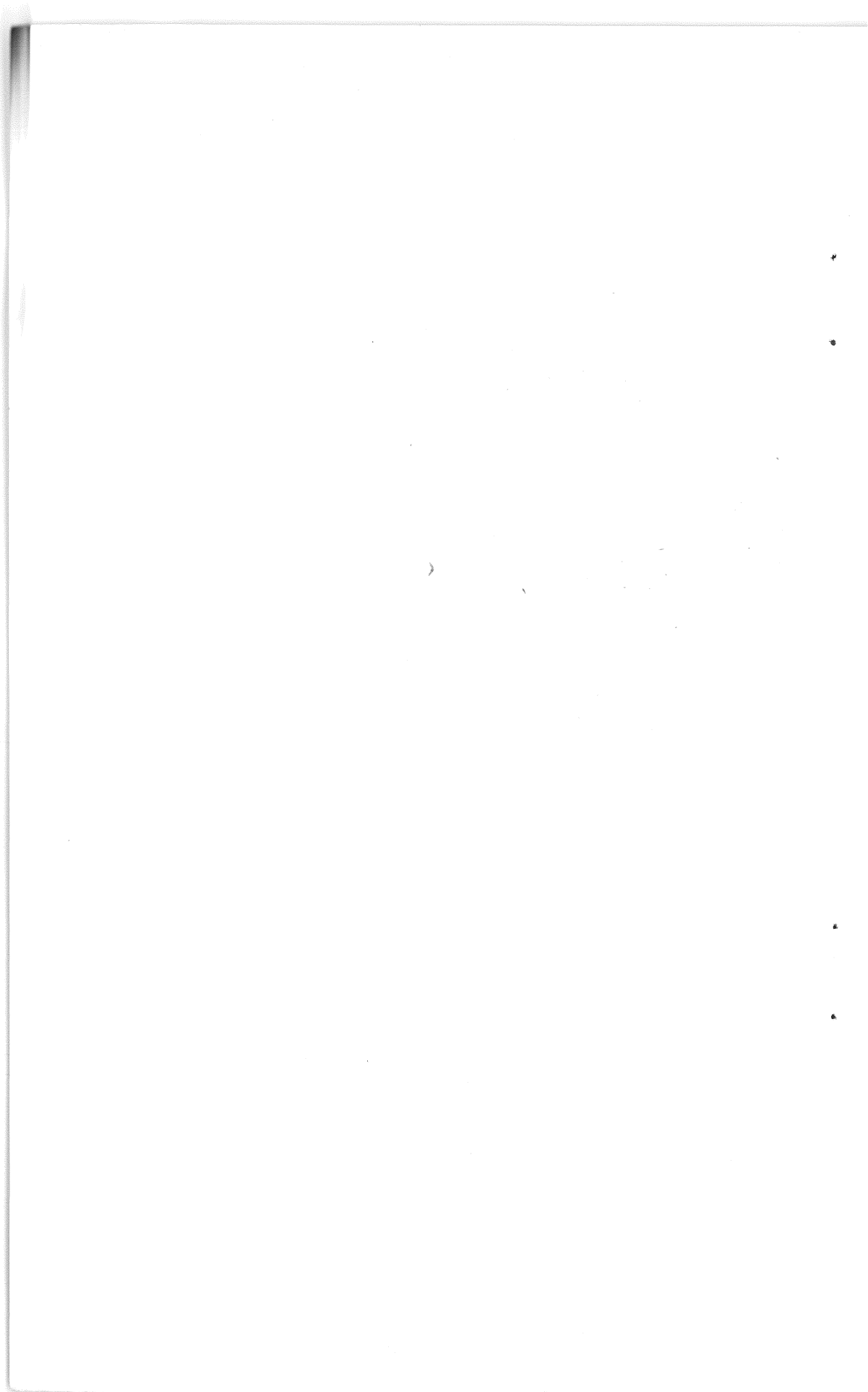


André ENCREVÉ
et Daniel ROBERT

**A l'occasion du centenaire
de l'Eglise de l'Etoile (1974-1975) :
Eugène Bersier (1831-1889)**

Extrait du Bulletin de la Société du Protestantisme Français
de juillet-août-septembre 1976

PARIS
1976



A l'occasion du centenaire de l'Église de l'Étoile (1974-1975) : Eugène Bersier (1831-1889)

par André ENCREVÉ et Daniel ROBERT

Dans l'hiver 1974-1975, la communauté réformée de l'ÉTOILE a célébré le centenaire, non de son existence (elle date de 1868-1869) mais de son église-bâtiment (inaugurée à la fin de 1874).

A cette occasion, elle a — en hommage à son fondateur, le pasteur Eugène Bersier, et à l'usage de ses membres — édité une plaquette d'aspect plaisant : *L'Église (= communauté) de l'Étoile au seuil de son deuxième siècle* (1). Cette plaquette, beaucoup de lecteurs du *Bulletin* l'ont, pensons-nous, vue. Il convient de rendre hommage au rédacteur de la brochure qui contient, en particulier, (*in fine*, pp. [15-16]) (2), de très utiles renseignements d'ordre statistique concernant notamment la communauté de l'Étoile en 1965-1974. Mais les pages consacrées à Bersier (pp. [5-8]), manquent un peu de relief, et ne donnent de lui qu'une image partielle (3). Notre Comité, qui avait coopté Bersier en 1882, ne peut oublier l'ardent intérêt qu'il a toujours porté à l'histoire de la Réforme ; cet intérêt s'est d'ailleurs manifesté avec éclat dans la conception puis dans l'exécution du monument de l'Amiral de Coligny. Aussi avons-nous jugé utile — et presque nécessaire — de rendre à Bersier un hommage qui, dans la mesure des moyens dont nous disposons, fût — selon les traditions de la Société — plus proche encore de la vérité (4). Nous avons, dans cette

(1) Citée ci-après *l'Étoile*.

(2) La brochure n'est pas paginée. Pour la commodité des renvois, nous la paginons, en numérotant p. 4 celle où figure la belle photo, bien connue, de Bersier revêtu de la robe pastorale (1888).

(3) D'assez sérieuses lacunes diminuent leur valeur.

(4) Bersier n'a pas encore été étudié « à fond », bien qu'E. G. Léonard se soit intéressé à lui et ait eu le projet d'une étude. Il y a beaucoup à glaner dans le livre substantiel de sa veuve, *Recueil de Souvenirs de la Vie d'Eugène Bersier*, 1911, qui malgré quelques défauts n'est pas une hagiographie (citée ci-après *Souvenirs*) ; la principale insuffisance de ces *Souvenirs* est de ne pas très bien montrer

intention, reçu l'assentiment chaleureux du conseil presbytéral de l'Étoile (5).

S'il fallait — en quelques mots seulement — essayer de caractériser Eugène Bersier (6), nous écririons volontiers que ce fut d'une part une personnalité très forte et très indépendante, qu'aucun groupe ou milieu ne put jamais « absorber », réduire à une attitude « de groupe » — d'autre part, et les deux points ne sont évidemment pas sans rapport l'un avec l'autre, un homme toujours en recherche, et en recherche avec fougue, jamais fixé, jamais « arrêté », en quête constante — du moins dans les limites relativement brèves qui ont été celles de sa vie (7). Changements, au reste, si manifestement sincères, honnêtes, que les inimitiés et les polémiques qu'ils suscitèrent, tout en étant très vives (8), n'ont pas été jusqu'aux ruptures brutales

le rôle de Bersier dans le cadre du protestantisme, d'être un peu trop *intimes*. On peut, en outre, consulter le *Cahier de Foi et Vie* consacré à *Eugène Bersier* et publié en 1932 (avec des contributions de H. Holard, J. Monnier, A. Schlemmer, H. Dartigue, E. Soulier, H. Monnier) ; l'essai d'Ed. Stapfer, *La prédication d'E. Bersier* (Paris, 1893, 8°, 32 p.) ; la thèse (de bacc. en théo. de la Fac. de Montauban) d'Anselme Russier, *La prédication de Bersier* (Montauban, 1893, 8°, 80 p.) et celle de L. Hubac, *Eugène Bersier* (Genève, 1906, 8°, 80 p.)

Bersier a beaucoup écrit. L'on trouvera à la fin des *Souvenirs* la liste de ses principaux ouvrages *publiés*, dont 7 volumes de *Sermons* (avec titre de chaque sermon). En outre, nombreux articles épars, dans la *Revue Chrétienne* principalement (Bersier y rédigeait souvent le bulletin mensuel intitulé « Revue du Mois »), dans l'*Eglise Libre*, le *Journal de Genève*, et ailleurs encore. Plusieurs brochures de circonstance (cf. plus bas). Un *Manuel des Religions* ne fut jamais terminé.

(5) La présente notice ne prétend pas fournir au lecteur autre chose que des indications de direction de recherche.

Elle a été rédigée au mois d'août, les deux auteurs étant loin des bibliothèques. Toutefois, A. Encrevé a pu à Paris faire de sérieuses recherches personnelles concernant les faits et les textes, de la période 1873-1880 surtout. Les notes qui résultent de ces recherches, placées entre crochets, sont désignées par les initiales [A. E.].

L'ensemble de l'article est l'œuvre des deux signataires conjointement.

(6) Nous écartant en apparence de la saine méthode, nous tentons ici de le définir, de le « typer » *a priori*, et non *après* avoir parlé de ses actes. Simple artifice, banal, d'exposition : la définition que nous risquons repose bien sur l'étude de ses actes.

(7) Les *Souvenirs* n'insistent pas sur cet aspect « en recherche », probablement parce que, vivant auprès de lui, cette attitude de son mari paraissait à Madame Bersier *faire partie de sa personnalité*, être toute naturelle ! Mais elle a fourni — honnêtement — un grand nombre des éléments qui conduisent à définir ainsi Bersier.

(8) Voir ci-après, période 1874-1877, p. 221-226.

ni définitives. Dans une certaine mesure au moins (la mesure varie d'un « adversaire » de Bersier à l'autre), ces changements ont été « acceptés (9) ».

Eugène Bersier, né à Morges (Vaud) au début de 1831, était issu d'un père vaudois et d'une mère mi-vaudoise (père) mi-anglaise (mère) (10). Des deux côtés, il descendait de Français émigrés (11), mais n'avait aucun contact direct avec la France. Son enfance, de 1838 à 1848, fut genevoise ; il vivait avec une mère solitaire aux ressources trop limitées (12).

Dès ces jeunes années — rudes sans avoir été particulièrement austères (Bersier était un sportif, un « meneur » de jeunes, et un garçon plein d'humour (13) — Bersier fit preuve d'une personnalité marquée, et à certains égards admirable : dès l'âge de *quatorze* ans (14), conscient des graves difficultés de sa mère, il décida de subvenir à l'essentiel de ses propres besoins en donnant des leçons ; après le départ de sa mère pour la Livonie, à *quinze* ans, il sera répétiteur dans un pensionnat (15).

Du point de vue ecclésiastique, Bersier, élevé par sa mère anglicane, a-t-il eu une appartenance définie dans son enfance ? Un point est certain, ce fut par les leçons d'un pasteur formé dans l'Église « Nationale » mais

(9) A titre d'exemple très simple, Bersier passa des Eglises évangéliques libres aux Eglises réformées (cf. plus bas). Ce passage suscita d'autant plus de polémiques que Bersier avait été l'une des personnalités les plus brillantes et « en vue » de ces Eglises libres. Néanmoins, les Eglises libres participèrent (par la voix de son cousin par alliance, Edmond de Pressensé) à son service funèbre (*Souvenirs*, p. 42 — l'allocution de Pressensé a été publiée dans la *Revue Chrétienne* du 1^{er} décembre 1889).

E. de Pressensé n'avait cependant pas ménagé Bersier dans la polémique de 1877, qui suivit le ralliement complet de Bersier aux Eglises Réformées (*Revue Chrétienne*, 1877, pp. 612-624, particulièrement la page 613, qui sera citée plus bas, note 82, § A.) [A. E.] Voir aussi la note 79 bis.

(10) *Souvenirs*, p. 2. Elevée dans la communion anglicane, la mère de Bersier lisait l'office du dimanche dans son *Prayer Book* (*ibid.*, p. 341).

(11) Il ne rencontrera donc à Paris aucun problème pour obtenir la nationalité française (*ibid.*, p. 2).

(12) Jusqu'à 1846, date où Mme Bersier mère accepta un poste de « précepteur » en Livonie (*Souvenirs*, p. 14).

(13) *Souvenirs*, pp. 5-10.

(14) *Ibid.*, p. 11.

(15) *Ibid.*, p. 14.

desservant la communauté dissidente de l'Oratoire de Genève (ou Société Évangélique), M. Emile Demole (1805-1877), qu'il se prépara, en 1846 ou 1847, à la confirmation (16). Vers quinze ans environ au plus tard, Bersier est donc orienté vers la Société Évangélique.

Dès le temps de son instruction religieuse, Bersier songea à devenir pasteur (17) ; sa décision toutefois ne sera réellement prise qu'aux États-Unis, vers le milieu de 1850 (18).

Le voyage et le séjour aux États-Unis (1848-1850, à New York puis New Rochelle (19), ne sont pas clairement expliqués dans les *Souvenirs*. Bersier, devenu étudiant en « belles-lettres » à la fin de 1847 (20), d'opinions « socialistes (21) », paraît n'avoir plus pu supporter le milieu genevois ; il avait d'autre part un frère aîné aux États-Unis (22). Voyons surtout dans ce départ subit une marque de forte personnalité. Il revint des États-Unis avec le ferme propos d'étudier la théologie (18), et muni de quelques économies, qui devaient lui faciliter ses études (23).

Ses études de théologie, Bersier, fin 1850, les entreprend à l'École de Théologie « dissidente » de l'Oratoire (24), et non à la Faculté officielle de Genève. Sa femme n'a pas pris la peine d'expliquer pourquoi (25). Les leçons reçues du pasteur Demole l'y portaient ; c'était cependant *une décision* — et une décision importante — à prendre.

À l'École de l'Oratoire, Bersier conserva toute son indépendance d'esprit — ce ne fut nullement (comme pouvaient l'être au moins certains de ses camarades d'études) un étudiant d'esprit étroit : deux détails repris dans les

(16) *Ibid.*, p. 16 — sans autre précision que le nom du pasteur, et son éloge (« aimable bonté », « piété pénétrante »).

Au sujet de Demole, voir H. Heyer, *Eglise de Genève*, p. 451 ; et le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*.

(17) *Ibid.*, pp. 16-17.

(18) *Ibid.*, p. 38.

(19) *Ibid.*, pp. 20-40.

(20) *Ibid.*, p. 15.

(21) *Ibid.*, p. 18, p. 20.

(22) *Ibid.*, p. 3, p. 23.

(23) *Ibid.*, p. 41. Cette phase est bien évoquée dans *l'Etoile*, p. [5].

(24) Entretien par la Société Évangélique de Genève.

(25) La femme d'Eugène Bersier, Marie Hollard, était de milieu ardemment « séparatiste », « évangélique libre » (cf. *infra*). L'entrée de son (futur) mari à l'École de l'Oratoire a pu lui sembler chose allant de soi ! Nous aimerions, nous, un peu plus de précisions !

Bersier obtint à l'Oratoire une « bourse » d'études (*Souvenirs*, p. 42).

Souvenirs permettent de l'affirmer (26). Par ailleurs, il continuait à gagner sa vie avec le même courage (27).

Grands examens en janvier 1854. Aussitôt après (février), Bersier part pour Paris, où il séjournera jusqu'en juillet (28).

Pourquoi Paris ? dans quel esprit ?

Bersier était déjà passé par Paris en 1848, sur la route du Havre (29) ; ce serait, selon sa veuve, aux Etats-Unis qu'il aurait pensé à venir travailler en France (30). Toutefois, lorsqu'il se rend à Paris après ses examens, c'est dans le dessein surtout d'y compléter sa culture générale (31).

En fait, à la suite de ce séjour de cinq mois environ, sa vie sera — et pour longtemps — beaucoup plus « orientée » qu'il ne l'imaginait lui-même.

Tout d'abord, dès ce séjour, il se trouvera intégré au milieu parisien qui présentait le moins de différences par rapport à celui de la Société Evangélique de Genève : le milieu de « Taitbout (32) » ; parti de Genève muni de recommandations pour le ménage Edmond de Pressensé (33), il se fera tout de suite de nombreux amis. Comme les Pressensé étaient partis pour Rome, on lui demanda de prêcher, et il le fit (34). Désormais, pour vingt ans, « l'Eglise », à Paris et en France, ce sera pour lui l'Eglise « libre (35) ».

(26) *Souvenirs*, p. 44. Ces deux détails, relevés en 1890 par Francis Chaponnière dans la *Semaine religieuse de Genève* (voir *Souvenirs*, p. 1 note), sont les suivants : Bersier suivit le cours libre d'Edmond Schérer, lequel venait de *quitter* avec éclat, pour raisons dogmatiques, le corps professoral de l'Oratoire ; d'autre part, il travaillait les exégètes allemands (dont Strauss) avec un ami étudiant à la Faculté « nationale », Louis Vallette (plus tard pasteur luthérien à Paris).

(27) *Ibid.*, p. 46 (détails précis) ; sur ses amitiés, p. 48.

(28) *Ibid.*, pp. 50, 67.

(29) *Ibid.*, p. 21 ; il y avait été témoin des « journées de Juin » et de leur répression.

(30) *Ibid.*, p. 33. Bersier, aux Etats-Unis, se serait vivement intéressé aux souvenirs de la Diaspora huguenote (New Rochelle).

(31) *Ibid.*, pp. 52-53. Il projetait d'aller ensuite en Allemagne, pour des études plus techniques (p. 66). Cf. ci-après.

(32) *Ibid.*, pp. 55-56 ; en rapprocher la page 48. Au sujet du milieu de Taitbout, cf. H. Cordey, *Edmond de Pressensé et son temps*, Laus. et P., 1916, pp. 113 ss.

(33) Edmond avait sept ans de plus que Bersier ; sa femme, Elise du Plessis, vaudoise, cinq.

(34) *Souvenirs*, p. 57 ; on fit aussi appel à sa collaboration dans la toute neuve *Revue Chrétienne* (p. 58). Cf. ci-après.

(35) En tant qu'« avant-garde » (*Souvenirs*, p. 56), que groupe de pointe.

Taitbout n'avait pas adhéré tout de suite à « l'Union des Eglises :

En second lieu, dès le mois de mai 1854, Bersier se fiançait avec la fille aînée du docteur Henri Hollard, Lausannois établi à Paris, cofondateur du *Semteur* puis de la *Revue Chrétienne* (1801-1866) (36), beau-frère de Victor de Pressensé (le père d'Edmond).

Lorsque, conformément à ses projets, Bersier partit pour l'Allemagne, la Société Evangélique de France (dont Victor de Pressensé était l'un des animateurs) venait de l'appeler à un poste d'évangélisation (jusque-là sans pasteur) au Faubourg Saint-Antoine (37). Népotisme ? Peut-être ; ce fut en tout cas cette nomination, et son mariage, qui « fixèrent » Bersier à Paris.

Dans ces conditions, le séjour en Allemagne — Halle puis Goettingue — devait être bref : au début de 1855, M. Hollard invitait le fiancé de sa fille à rentrer à Paris, afin que le mariage soit célébré sans retard (38).

Il fut béni, le 10 février 1855, par Edmond de Pressensé, qui avait eu sa cousine pour catéchumène (39).

Au Faubourg Saint-Antoine, où il devait rester trois ans et demi (40), Bersier eut à *créer* une communauté (avant lui, il existait deux écoles, et des services religieux, mais pas de pasteur ou d'évangéliste résident (41)). S'il ne semble pas avoir obtenu, dans ce travail, de succès éclatant, il y acquit l'expérience de l'évangélisation en milieu populaire (42), et rassembla une communauté relativement

Evangéliques » fondée en 1849, mais le fit en 1850. Dès auparavant, les rapports étaient fraternels.

(36) *Souvenirs*, pp. 65-66. Par mariage, Bersier deviendra donc le neveu de Victor de Pressensé (1796-1871) et le cousin germain d'Edmond de Pressensé (1824-1891). Dès les fiançailles, la position *sociale* de Bersier est changée : voir ce que dit sa femme des vacances de 1854 et 1855, passées chez les Victor de Pressensé (p. 67, p. 104).

Sans que nous veuillons trop insister sur ce point, les *Souvenirs* dénotent à chaque page ou presque (résidences, villégiatures, vacances) que le ménage Marie Hollard-Eugène Bersier vécut dans une large aisance.

(37) *Ibid.*, p. 69 (Bersier n'aurait pas été au courant) ; p. 94 (état de l'œuvre du Faubourg).

(38) La raison donnée *par la principale intéressée* dans ses *Souvenirs*, p. 93, est que son père, nommé à la Faculté des Sciences de Poitiers, *voulait* que le mariage fût célébré avant qu'il ne quittât Paris (n'est-il pas permis de supposer qu'elle aiguillonna elle-même un peu cet excellent père ?).

(39) Même p. 93.

(40) Jusqu'à l'automne de 1858 (*ibid.*, p. 137).

(41) *Ibid.*, p. 94.

(42) Au témoignage de sa veuve, il avait été très frappé du « maté-

importante, une centaine de personnes fréquentant le culte en 1856 (43).

Le 5 septembre 1855, il avait reçu des mains d'E. Pressensé la consécration à Taitbout (44). Au printemps de 1856, pour la première fois, il fait en Angleterre et dans les Îles de la Manche une tournée de collectes (45). A partir de 1857, il donne des leçons *de littérature* aux « cours gradués » pour jeunes filles protestantes (46). Bersier est déjà, à vingt-six ans, un « personnage connu » ; sans nul doute, l'appui des Hollard et des Pressensé y a contribué, il est difficile cependant de supposer que ses propres qualités aient pu n'être pour rien, ou pour peu de chose, dans cette « percée » très rapide !

Désormais, de 1858 à 1868 — débuts de « l'Etoile » — nous ne parlerons plus que très brièvement de la vie professionnelle, de la « carrière » d'Eugène Bersier.

De l'automne de 1858 à celui de 1860 (47), Bersier est un pasteur sans communauté. A la demande de son oncle Victor de Pressensé, il accepte de devenir son aide dans les nombreuses « sociétés » dont Pressensé s'occupait — travail de « bureaucrate », a écrit sa femme (48), qui eut cependant pour lui le mérite de lui faciliter la compréhension des faits et des situations aussi bien en France que dans le reste de l'Europe.

En 1860, Georges Fisch allant aux Etats-Unis pour un an, Bersier est appelé à le remplacer provisoirement à Taitbout ; au retour de Fisch, il est nommé pasteur auxiliaire (49). Apprécié comme prédicateur, il est — dans le milieu des Eglises libres — classé plutôt « prédicateur de

rialisme » des ouvriers du Faubourg, de leur absence de religion (*Souvenirs*, pp. 95-96). Apparemment croyait-il rencontrer des catholiques.

(43) *Ibid.*, p. 99.

(44) *Ibid.*, p. 105 ; Cordey, *op.cit.*, p. 193. Le même été (*ibid.*), il prit la parole à la grande assemblée des U. C. J. G. (celle qui vota la « Base de Paris »).

(45) *Ibid.*, pp. 107-112. Bersier, dès son enfance (p. 2), parlait bien anglais.

Dans l'hiver 1856-1857, voyage analogue dans le Midi (p. 125) : c'est par les collectes surtout que Bersier apprit peu à peu à connaître le protestantisme français.

(46) *Ibid.*, p. 118.

(47) *Ibid.*, pp. 134, 137, 143.

(48) *Ibid.*, p. 132.

(49) *Ibid.*, pp. 143, 148. Erreur dans *l'Etoile*, p. [6] : le collègue de Bersier est alors Edmond de Pressensé, et non Victor, laïc. Bersier sera titulaire à partir de 1863.

morale », en ce sens que, sans délaissier les questions dogmatiques, il ne néglige pas de « parler avec insistance des devoirs rapprochés et journaliers (50) ». C'est ainsi que, dans ce milieu assez particulier, se manifestent son indépendance d'esprit, sa personnalité très forte. A Noël 1863, paraît son premier volume de *Sermons* (51). Bersier continue à être collaborateur très régulier, sur des sujets variés (souvent littéraires) de la *Revue Chrétienne*.

En octobre 1866, Bersier, qui habitait depuis 1858 les Batignolles (52), émigra — pour la santé de ses enfants — presque à la campagne, 216, boulevard Péreire, « tout près de la porte Maillot (53) ». C'est ce déménagement — l'histoire a été souvent contée — qui est à l'origine de « l'Etoile ».

Etabli dans ce quartier éloigné, Bersier présida des réunions le soir à Neuilly, rue de l'Ouest, dans une salle d'école. Début 1868, le local de Neuilly étant jugé insuffisant, et mal situé, Bersier en chercha un autre à proximité mais sur le territoire de Paris ; il en trouva un au 45 de l'avenue de la Grande-Armée, au rez-de-chaussée d'une maison alors encore tout à fait isolée (54), le quartier commençant tout juste à se bâtir ; ce local est ouvert le 15 novembre 1868 (55), dès mars 1869 un conseil est constitué, en octobre 1869 l'école du dimanche est ouverte (56) ; le 14 novembre est prise la décision d'acheter un autre terrain — ce terrain, de l'autre côté de l'avenue, était choisi avant que n'éclate la guerre (57). A cette époque (1868-1870), la chapelle de l'Etoile était tenue pour une sorte d'annexe (semi-autonome) de Taitbout, dont Bersier demeurait l'un des pasteurs ; le culte du dimanche s'y célébrait à quatre heures, heure « libre (58) ».

(50) *Ibid.*, p. 152.

(51) *Ibid.*, pp. 179-180. Les titres de ces sermons sont relevés à la fin du volume des *Souvenirs*. Mme Bersier note qu'à Taitbout (et au Luxembourg) venaient au culte beaucoup de membres des Eglises réformées.

(52) *Ibid.*, pp. 133-134 (description du quartier), 178 (adresse).

(53) *Ibid.*, p. 204 (description p. 208 : beau jardin). Bersier avait alors son bureau 408, rue St-Honoré (p. 205).

(54) *Ibid.*, pp. 212-213.

(55) *Ibid.*, p. 216.

(56) *Ibid.*, pp. 219-218.

(57) *Ibid.*, p. 221.

(58) *Ibid.*, p. 217. Bersier tenait à conserver ses heures habituelles à Taitbout, et voulait permettre à des auditeurs de venir à l'Etoile sans renoncer à leur propre Eglise. Cf. la note 51.

Ce développement rapide, nous dit Mme Bersier (59), surprenait Bersier lui-même. Qu'en serait-il advenu, nul ne peut assurément le dire. Ce qui est certain, c'est que la guerre de 1870, la Commune et le Synode de 1872 ont marqué, pour Bersier, quelque chose comme une coupure, sinon une rupture — il ne sera plus, à partir de 1873, le même homme exactement — et c'est alors que sa fondation, l'Etoile, prendra la direction et atteindra l'importance qui lui vaut une place dans l'histoire de notre protestantisme français (60).

L'Etoile souffrit beaucoup des deux sièges, étant proche des fortifications. Le culte y fut interrompu dès l'investissement de septembre 1870 (61) ; repris fin mars 1871, il fut à nouveau suspendu après les Rameaux (2 avril) jusqu'au 11 juin 1871 (62). Bersier, séparé de sa famille, qui de la côte de Normandie avait gagné Jersey, subit les deux sièges ; c'est seulement à la fin du second que sa femme réussit — malgré ses instructions ! — à le rejoindre (63). Chapelle et maison familiale avaient été endommagées (64). Lorsque l'activité put reprendre, en juin 1871, il est bien évident qu'elle reprit sur les bases antérieures. Ce seront les années 1873-1874 qui, pour l'Etoile, apporteront les changements décisifs.

Par contre, en 1872, une série importante de faits concerne Bersier lui-même. Il est, au synode des Eglises réformées, le délégué amical des Eglises libres (65). Cela,

(59) P. 211.

(60) L'importance de ces changements — changements de l'homme (au minimum, affirmation beaucoup plus nette de ses tendances), et par suite, de l'œuvre — n'a peut-être pas été suffisamment soulignée par Mme Bersier.

Eugène Bersier a quarante ans en mars 1871.

(61) La chapelle fut alors une ambulance (*Souvenirs*, p. 252).

(62) *Ibid.*, p. 293, pp. 321-322.

(63) *Ibid.*, pp. 300-301.

(64) Passons sur le fait que les Bersier contribuèrent, avec Mme Edmond de Pressensé, à sauver Benoît Malon traqué après la défaite de la Commune (*ibid.*, pp. 317-318). Bersier, pendant la Commune, s'était efforcé de comprendre les deux partis et de conserver une attitude impartiale : consulter l'article d'André Encrevé, « Les Protestants et la Commune de Paris en 1871 », *Christianisme Social*, 1971, n° 7-8, pp. 368-417. C'est à cette occasion que Bersier devint, quelques années, le correspondant parisien du *Journal de Genève* ; son successeur sera Aug. Sabatier (cf. pp. 224-225 au sujet des relations entre Bersier et Sabatier).

(65) Pourquoi fut-il désigné plutôt qu'un autre, nous l'ignorons.

en soi, ne paraît pas capital. Ce qui l'est, c'est son attitude en cette occasion (66). Le fait aussi que ce pasteur d'une Eglise libre écrivit une *Histoire du Synode* de 1872, laquelle devança la publication du compte rendu officiel (67). Sans tirer de ces faits de conclusion excessive, il est clair que, dès ce moment, Bersier avait esquissé un pas en direction des Eglises réformées (68).

L'avenir de l'Etoile se décide dans la première moitié de 1873. C'est le 15 mars 1873 — le local de 1868 s'avérant à nouveau très insuffisant, et aucun autre bâtiment convenable ne pouvant être loué — que le conseil de l'Etoile prend la décision d'acheter un terrain et de bâtir une vaste église (69). Cette décision impliquant l'indépendance financière à l'égard de Taitbout, à partir — très probablement — du 1^{er} juillet 1873 (70) : une société anonyme formée des souscripteurs serait la propriétaire légale du futur édifice (71) ; Bersier restait cependant personnellement à la fois l'un des pasteurs de Taitbout, et le pasteur de l'Etoile (72).

(66) Voici ce que — un peu naïvement — en écrit sa femme : « ... son attitude [au Synode] fit connaître à quel point il appartenait à la grande (*sic*) Eglise, à son histoire, et de quel intérêt il suivait ses destinées... son assiduité fut remarquée, ainsi que cette attitude qui exprimait plus que de la sympathie... » (p. 335).

(67) Plus bref, le C. R. de Bersier est parfois meilleur que le C. R. officiel.

(68) Nous n'affirmons toutefois pas que, dès 1872, Bersier envisageait son ralliement individuel à ces Eglises.

Bersier a pu être « impressionné » par le fait que le Synode ait voté une déclaration de foi (la rupture de 1848-1849 s'étant faite à la suite du refus de l'Assemblée de septembre 1848 d'envisager une telle déclaration), et qu'il ait adopté un vœu, théorique, en faveur du principe de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat. Théodore Monod, fils de Frédéric, insistera beaucoup sur l'adoption de la déclaration de foi par le Synode réformé pour « justifier », en 1877, son entrée dans l'Eglise nationale (cf. *L'Eglise Libre*, 6 juillet et 14 décembre 1877). En ce qui concerne Bersier, le fait n'est pas attesté. Et la déclaration de 1872, destinée à ne pas effrayer le « centre gauche », a été jugée dans les Eglises libres, vague, insuffisante, « chèvre-chou » ; mais Bersier, assistant assidûment au Synode (cf. note 66), a pu voir, derrière les *mots* vagues, les *convictions solides* des orthodoxes du Synode.

(69) Bersier n'assista pas à la séance, précisent les *Souvenirs* (p. 338).

(70) Cette date, qui ne figure pas dans les *Souvenirs*, est donnée par l'*Etoile*, p. [8]. Elle n'appelle pas d'objections.

(71) *Souvenirs*, p. 339.

(72) Cette situation, « boîteuse », ne devait durer qu'un an environ. Voir ci-après. [D'autres, à Taitbout, n'ont pas été moins boi-

L'Etoile ne dépendant plus que de son conseil, les idées de Bersier purent s'appliquer, si j'ose dire, à peu près à 100 % (73).

Le terrain : ce fut celui qui avait été déjà choisi en 1870.

Le style : l'église, selon les directives de Bersier — et sous la responsabilité technique d'un architecte *suédois* — fut conçue de style néo-gothique avec des aménagements rappelant l'Eglise anglicane, ou celle de Suède (agenouilloirs, chaire placée sur le côté, « autel » surmonté de la croix) (74).

La liturgie : chacun le sait, c'est de ce point de vue que Bersier innovera le plus. Depuis « une quinzaine d'années » (75), il en méditait une réforme : davantage de place à l'adoration collective, moins de place à la parole du prédicateur ; utilisation de textes liturgiques anciens et de provenance variée ; participation de l'assemblée au culte non seulement par le chant choral mais *surtout par des répons*. La construction de la nouvelle Etoile lui apparut circonstance très favorable à l'application d'une telle réforme, il se hâta donc d'achever la rédaction de « sa » liturgie, quitte à la compléter par la suite (76).

Il est peu nécessaire, pensons-nous, de souligner que le style de la construction nouvelle et la réforme liturgique *s'écartaient*, et très nettement, à la fois des usages des Eglises libres et de ceux des Eglises réformées françaises (77). Bersier faisait là une œuvre toute personnelle, encore qu'elle fût enracinée dans le passé chrétien ; elle suscita, la chose est bien connue, de violentes critiques.

teuses, et plus durables : Lichtenberger à la fois pasteur de Taitbout et professeur luthérien à la Faculté de Théologie.] [A. E.]

(73) Formule discrète des *Souvenirs* (p. 340) : Bersier était à l'Etoile « indépendant de tout corps ecclésiastique ».

(74) [L'orgue fut construit par le plus célèbre facteur français du XIX^e siècle, Arist. Cavaillé-Coll, 1811-1899 (*Souvenirs*, p. 353). Le fait n'atteste pas seulement l'aisance de la trésorerie de l'Etoile. Il est aussi un indice de l'importance attribuée par Bersier à la musique et au chant sacré. L'organiste (p. 365) fut Louis Weber, luthérien.] [A. E.]

(75) *Souvenirs*, p. 340.

(76) La liturgie « de Bersier » contient, en fait, peu de textes de lui. Bersier la comprenait comme « un retour à la grande tradition chrétienne » (*Souvenirs*, p. 343).

(77) Plus encore des usages des Eglises libres.

Nous ignorons — détail qui ne serait peut-être pas insignifiant — quand Bersier revêtit la *robe pastorale* (dont les Eglises libres n'usaient point). A la nouvelle Etoile, il la portait ; la porta-t-il plus tôt ?

Ces critiques ont-elles été particulièrement vives dans le milieu de Taitbout et de ces Eglises libres que Bersier servait depuis vingt ans (78) ? Toujours est-il que — après un été, celui de 1874, où, malade puis convalescent, occupé ensuite à réunir des fonds pour l'Etoile, il fut presque toujours absent de Paris (79) — Bersier prit le parti de démissionner de sa charge à Taitbout (79 bis) et de rattacher spirituellement la communauté de l'Etoile aux Eglises réformées ; il publia ses raisons, écrit sa veuve, dans une brochure (80). Si nous parlons de rattachement *spirituel*, c'est que, de fin 1874 à avril 1877, l'Etoile eut un statut très particulier, elle continuait à se diriger elle-même et à assumer ses dépenses, tout en se reconnaissant Eglise réformée (81) ; en 1877 seulement, elle sera rattachée administrativement à l'Eglise réformée des Batignolles, Bersier

(78) Ci-après, quelques éléments de réponse, à la note 82.

(79) Bersier tombe malade (fièvre typhoïde) en mai 1874 (*Souvenirs*, p. 353) ; rétabli fin juin (p. 356), il part pour la Suisse ; fin septembre-début octobre, il est à Paris ; en octobre, en Angleterre pour sa collecte (p. 360) ; il revient à Paris le 21 octobre (p. 361) : c'est alors seulement qu'il prend ses décisions. L'interruption de son activité l'a-t-elle aidé à réfléchir, à bénéficier d'un certain « recul » ?

(79 bis) Sa lettre de démission a été publ. par Cordey, *op. cit.*, p. 583 ss ; sur ces événements et sur l'évolution de Bersier, *ibid.*, p. 367 ss (Lettre d'Edm. de Pressensé et réponse de Bersier).

(80) [Cette brochure, écrit Mme Bersier (*Souvenirs*, p. 361, n. 1) aurait eu pour titre *Pourquoi je rentre dans l'Eglise établie* (titre rappelant, préciserions-nous, celui d'Adolphe Monod en 1849, *Pourquoi je demeure dans l'Eglise établie*).

Il y a là probablement une erreur involontaire de Mme Bersier, écrivant vers 1910. Le titre qu'elle indique (... *rentre*...) serait déraisonnable, ou du moins impropre, Bersier n'ayant jamais été membre des Eglises réformées. Et la brochure ne figure sous ce titre (ou sous un titre voisin) ni à notre bibliothèque ni à la B. Nat. ; elle n'est pas mentionnée non plus dans la très complète « Bibliographie des ouvrages d'E. Bersier » établie par A. Lods et H. Dartigue pour le *Cahier de Foi et Vie*, déjà cité note 4 (pp. 121-124).

La question s'éclaire, semble-t-il, en lisant *l'Eglise Libre* du 1^{er} janvier 1875 : Bersier va publier son discours du jour inaugural (cf. note 81), avec une *explication de sa position ecclésiastique* nouvelle. Cette brochure, intitulée *La Mission des Apôtres*, de février 1875, est conservée dans notre bibliothèque ainsi qu'à la B. Nat. ; c'est, pensons-nous, à elle que Mme Bersier fait allusion.] [A. E.]

La confusion de Mme Bersier pourrait s'expliquer ainsi : Bersier, parlant en termes familiers à sa femme, lui aurait dit : « comme A. Monod jadis, je vais dans une brochure expliquer pourquoi j'adhère... » Mais nous nous garderions de rien affirmer...

(81) L'inauguration (avec la liturgie Bersier) est du 29 novembre 1874 ; y prêchèrent un réformé et un « libriste », Durand-Dassier et Edm. de Pressensé (*ibid.*, p. 364).

(et Stapfer) recevant le statut de pasteurs « auxiliaires », c'est-à-dire sans traitement de l'État (82).

(82) Ces questions de statut sont clairement exposées dans les *Souvenirs*, pp. 361-364 (1874) ; p. 399 (1877) : le pasteur des Bati-gnolles, M. Louis Vernes, était aussi président du Consistoire de Paris. La brochure *L'Etoile* (p. [8]) les a par contre mal comprises (selon elle, l'Etoile aurait été Eglise libre jusqu'à 1877 : confusion entre indépendante et « évangélique libre »).

Cette évolution vers l'Eglise Réformée est-elle œuvre *personnelle* de Bersier, ou le Conseil de l'Etoile y a-t-il joué son rôle ? Nous n'avons pas de certitude, tout en penchant fortement pour la première hypothèse (*contra*, *L'Etoile*, p. [8]). Toutes les polémiques de ces années agitées parlent de *Bersier*. (Du Conseil de l'Etoile comme entièrement dominé par lui).

Ces polémiques, nous ne voudrions pas les évoquer ici trop longuement, notre bref article portant sur Bersier avant tout, plutôt que sur son temps. Il convient cependant d'en donner quelque idée.

[A] Un *premier aspect* est que, en 1877 surtout, les membres des *Eglises libres* reprochent à Bersier sa « défection » : vingt ans il les avait servies ; il n'avait eu alors de contact avec les Eglises réformées que par ses tournées de collecte (il avait prêché, lors de ces tournées, dans beaucoup d'entre elles : les *Souvenirs* en citent quelques-unes) ; encore en 1873, il avait présidé, à St-Jean-du-Gard, le synode des Eglises libres (*Souvenirs*, p. 345). Et le voilà qui les abandonne, au moment même où ces Eglises connaissent un certain affaiblissement !

Son propre cousin, Edm. de Pressensé, écrivait dans la *Revue Chrétienne*, 1877, p. 613 : « Réagissant contre tout son passé, il (Bersier) ne s'est pas contenté d'accepter les idées dominantes « de sa nouvelle Eglise ; il y apporte un élément qui est bien à lui « (*sic*). D'un bond son esprit s'est porté à l'extrême droite, le dra-peau qu'il y déploie est celui de la réaction ecclésiastique la plus « prononcée... Il se pose nettement comme l'adversaire décidé de « l'école Vinet ».

D'autres « libristes » ont été plus violents encore. Le plus virulent aurait été J.F. Astié (Lausanne) — souvent il est vrai brutal — dans ses deux brochures *Les Evolutions de M. Bersier et sa morale utilitaire*, L. et P. 1877 — puis (après la réplique de Bersier, *Mes Actes et mes Principes*, P. 1877) *L'Opportunisme et l'Intransigeance en matières religieuses et morales...*, L. 1877.

B) *D'autre part*, la liturgie de Bersier a été vivement critiquée chez les réformés, par les libéraux et par une partie des orthodoxes ! A ce sujet, voir particulièrement *le Christianisme au XIX^e siècle* (orthod.) du 27 juillet 1877, et *la Renaissance* (lib.) du 20 avril. L'accusation est celle de « ritualisme ». *La Renaissance* ajoute que le Consistoire de Paris, ne voulant pas « autoriser » la liturgie Bersier, a permis — en attendant le prochain Synode — à Bersier (et Stapfer) de s'en servir à l'Etoile, mais pas dans les autres temples (réformés) ; quand, à l'Etoile, le sermon sera donné par un pasteur autre que les deux de l'Etoile, ce pasteur n'y dirigera pas la liturgie.

De très nombreux articles, dans la presse protestante de 1877, concernent Bersier et ce qui tourne autour de lui. Les *principaux*

La communauté se développant, un deuxième pasteur, Edmond Stapfer, était en effet venu épauler Eugène Bersier (1876) (83).

Dès l'hiver 1874-1875, les dettes de la construction du temple étaient couvertes (84) ; la sacristie, par contre, date de 1878 seulement (85).

Délaissions maintenant l'histoire de l'Etoile pour revenir à son fondateur, et au rôle que, aux environs de quarante-cinq ou cinquante ans, il joua dans nos Eglises sur le plan national.

Bersier — peut-être à cause de son itinéraire ecclésiastique particulier — était un homme de paix et d'union. L'école du dimanche de l'Etoile, pendant dix ans (86), eut pour directeur Auguste Sabatier, en dépit des profondes différences théologiques entre ces deux hommes éminents (87). En 1876 — la chose est bien oubliée — Sabatier s'efforça (conférences de Rouen) de trouver un terrain de conciliation entre orthodoxes et libéraux : Bersier, qui n'était pas encore (voir ci-dessus) véritablement et juridiquement pasteur réformé, n'était pas présent à Rouen, mais il paraît bien n'avoir pas été en désaccord — théo-

(il en existe *beaucoup* d'autres) en sus des deux que nous venons de mentionner, dans :

— *Le Témoignage* (luthériens de Paris), 24 mars 1877 (Félix Kühn y écrit : « Quel coup... porté aux Eglises Libres par cette publique « désertion !... Qu'est devenue cette belle théorie des Eglises étblies... » (p. 90) ;

— *L'Eglise Libre*, 27 avril (Bersier s'explique), 25 mai, 8 juin (Edm. de Pressensé), 15 juin (L. Pilatte), 26 octobre (contre le recueil de cantiques publié sous la direction de Bersier) ;

— *Le Christianisme...* ; tous les numéros du 6 juillet au 10 août, 2 novembre (J. Pédézert) ;

— *La Renaissance*, 29 juin (Bersier se défend), 13 juillet («... un culte aristocratique et dispendieux ne sera jamais un vrai culte « réformé... », p. 2) ; 30 novembre ;

— *Revue Chrétienne*, pp. 318-320, 368-370, 374-376, 612-624 (voir ci-dessus, note 9, et la citation faite au § A de la présente note). [A. E.].

(83) Edm. Stapfer restera pasteur de l'Etoile jusqu'à 1889 ; lorsqu'il la quittera, il enseignait aussi à la Faculté de Théologie.

Jules Vinard, nommé en 1888 suffragant de Bersier, sera très vite (fin 1889) son successeur.

Au sujet du rôle d'Auguste Sabatier à l'Etoile, voir plus bas.

(84) *Souvenirs*, p. 375 (détails intéressants).

(85) *Ibid.*, pp. 375-376.

(86) Durée indiquée dans les *Souvenirs*, p. 369 ; les dates seraient de (vers) 1873 à (vers) 1882 environ.

(87) Qu'animait, note Mme Bersier (p. 369), une même « ferveur religieuse ».

riquement du moins — avec la tentative de Sabatier ; il s'est cependant abstenu de lui apporter publiquement son appui. En tout cas, de son adhésion d'avril 1877 jusqu'à l'organisation des orthodoxes en synodes officieux (1879), organisation à laquelle il prit une part très active (88), Bersier ne cessa pas d'adopter — parmi les orthodoxes —, une attitude modérée (89), et, au premier synode officieux, il parla encore de conciliation (90) ; il publia sur ce sujet plusieurs brochures (91). Si Bersier ne fut pas suivi à cet égard, il exerça cependant, dans le cadre du régime des synodes officieux, la présidence de leur commission permanente administrative (92).

Vers la même époque, alarmé par l'esprit (selon lui) anticatholique du projet Ferry sur l'enseignement (publié en juin 1879), Bersier écrivit la brochure (anonyme) *Lettre d'un protestant à M. Jules Ferry sur ses projets de loi*,

(88) Bersier, sollicité par Pédézert (voir *Cinquante Ans de Souvenirs...*, p. 495), qui militait activement en faveur de la réunion de Synodes officieux — malgré l'opposition d'une partie des orthodoxes, dont le directeur du *Christianisme...*, Em. Doumergue — opporta à Pédézert un appui chaleureux. Il proposa cependant — afin de préserver toute l'autorité morale du Synode officiel de 1872, et de lever ainsi les scrupules des orthodoxes les plus attachés à l'œuvre de ce Synode — de parler d'« Assemblées » (régionales et générale) et non pas de « Synode » (sa lettre publiée dans le *Christianisme...* du 18 avril 1879). Peu après, Bersier fut nommé vice-président (aux côtés de Sohier de Vermandois, le laïc Alfred André étant président : *Christianisme...*, 23 mai 1879) de la « Délégation synodale » formée à Paris par les orthodoxes, après le « scandale » de la nomination (sans consultation de l'Église) du libéral Ariste Viguié à la Faculté de Théologie de Paris (*ibid.*, 9 mai). Cette « Délégation » joua un rôle fondamental dans la réunion du premier synode officieux. [A. E.]

(89) Bersier souhaitait que l'organisation (officieuse) des orthodoxes en groupe séparé des libéraux se fit de telle façon que les chances d'une union ultérieure entre libéraux (modérés) et orthodoxes ne fussent pas proscrites (cf. *Christianisme...* du 21 novembre 1879, pp. 373-374 ; Mme Bersier ne dit rien de ces problèmes.

(90) [À la mort de Bersier, J. Pédézert écrivit de lui : « ... On sait « avec quelle ardeur de conviction et quel éclat de parole il soutint, au premier Synode officieux, en 1879, un projet de paix, « dont il était d'ailleurs plutôt l'avocat que l'auteur » (*Christianisme...*, 28 novembre 1889, p. 378).] [A. E.]

(91) Notamment : *Le Régime synodal, examen des mesures à prendre pour en assurer l'exercice régulier dans l'Église Réformée de France, 1879* — *Les Projets de Pacification de l'Église devant le Synode officieux, 1880* (existent à notre bibliothèque).

(92) « Longue présidence » (*Souvenirs*, p. 414) : [en fait de 1884 (Nantes) à 1887 (St-Quentin) : l'usage était de limiter cette présidence à trois ans]. [A. E.]

1879 (93). Jusqu'à sa mort subite à moins de cinquante-neuf ans (19 novembre 1889), Eugène Bersier sera — pas toujours suivi, mais toujours respecté — l'un des chefs, et l'un des plus « ouverts », de notre protestantisme orthodoxe (94).

Il nous reste à dire un mot du rôle de Bersier dans la construction du monument à Coligny.

Bersier, dès sa jeunesse, nous le savons déjà, s'intéressait à l'histoire de notre protestantisme français (94 *bis*). A l'été de 1878, il visita Châtillon-sur-Loing ; dès ce moment il conçut le projet d'un mémorial, ou mausolée Coligny (95). Après avoir songé tout d'abord à placer dans ce mausolée ce qui est conservé, dans un mur de son ancien domaine, des restes de l'Amiral, Bersier renonça à cet aspect (somme toute, matérialiste) pour ne plus penser qu'à un monument purement commémoratif (96). Le « Comité Coligny » formé en 1881 (96 *bis*), Bersier décida d'écrire une biographie « populaire » du grand homme, plus accessible que le gros livre, dont il s'inspira, du comte Jules Delaborde (97). D'autre part, il collecta, avec son

(93) *Ibid.*, p. 402. Les libéraux parisiens étaient le plus souvent « ferrystes », les orthodoxes divisés, ainsi que les libéraux en province. La brochure est à notre bibliothèque, sous le n° 8759.

(94) La note 9 ci-dessus concerne le service funèbre.

(94 *bis*) En 1861, le journal *Le Constitutionnel* ayant attaqué notre *Bulletin*, il le défendit aussitôt et très vigoureusement (*Bull.* t. X, p. 432). La chapelle Taithout, les Eglises libres, puis l'Etoile, adoptèrent et célébrèrent chaque année la fête de la Réformation ; ce fut pour Bersier l'occasion d'aborder (*Bull.*, t. XV à t. XXXIV, *passim*) les grands thèmes de notre histoire (Eglise réformée de Paris, Coligny, Révocation, Refuge, Désert). Sur la part que Bersier prit à la commémoration de 1685, voir note 98. Peu avant sa mort, il recommandait la continuation de la *France Protestante*. Bersier se soucia aussi de procurer à notre Société des ressources, en France et à l'étranger, et la collecte de l'Etoile sera l'une des plus importantes. A sa mort, Jules Bonnet écrivit (*Bull.*, t. XXXVIII, p. 670) : [c'est] « un grand honneur pour notre Société d'avoir compté parmi « ses membres les plus actifs Monsieur Bersier » cf. t. XXXIV, p. 239 ss).

Le Comité décerna tous les cinq ans un prix Eugène Bersier [note de F. Delteil, d'après le *Bulletin*].

(95) *Souvenirs*, pp. 390-391.

(96) *Ibid.*, pp. 391-392.

(96 *bis*) Le Comité de la S. H. P. F. appela aussitôt après Bersier (avec A. Viguié), et il appuya de tout son pouvoir le projet de monument. Il vota une subvention de 10 000 F, et F. de Schickler fut vice-président du comité Coligny.

(97) Un seul volume, *Coligny avant les guerres de Religion*, devait paraître, à la fin de 1882 (*ibid.*, p. 410). J. Delaborde avait été le paroissien de Bersier à Taithout, et ils étaient liés d'amitié (Bersier mourra quelques heures après Delaborde).

zèle habituel, des sommes importantes en Angleterre. Le monument, on le sait, ne sera inauguré que le 17 juillet 1889, au moment de l'Exposition, quelques mois avant la mort de son promoteur (98).

Quel souvenir a laissé, dans la mémoire des protestants français, Eugène Bersier ?

Bien des aspects en paraissent un peu effacés aujourd'hui, pour une raison ou pour une autre (99) : la puissance de sa personnalité (très jeune, il a « joué un rôle ») — son indépendance (d'où ses changements !) — son rôle dans le régime synodal officieux, dans l'opposition à Ferry, et — notre Société exceptée — dans l'hommage rendu à l'Amiral de Coligny.

Ce qui reste le plus de lui, c'est la fondation de l'Etoile, et — parallèlement — l'effort de réforme liturgique (100). L'église-bâtiment de l'Etoile est toujours là, telle ou à peu près que son premier pasteur l'avait voulue ; et le nom d'Eugène Bersier fait, presque de façon automatique, penser à la « liturgie de Bersier ». Ce souvenir n'est pas faux — si la mémoire collective *sélectionne*, elle *invente peu* —, il est seulement un peu trop simple ; il a en outre le défaut grave de faire facilement attribuer à Bersier un aspect « Haute Eglise » que lui-même aurait certainement rejeté, le déclarant très exagéré, sinon étranger à ses vues (101).

(98) Le 18 juillet, Bersier, avec les historiens âgés J. Delaborde et A. Puaux, conduisit, par la Seine, un « pèlerinage » à Charenton (*Souvenirs*, pp. 438-439 ; *Bull.*, t. XXXVIII, pp. 444 ss.).

En 1885, Bersier avait été l'un des quatre pasteurs qui, à Paris, dans l'église de l'Oratoire du Louvre, parlèrent de la Révocation (le 22 octobre) : son discours et quelques « pièces » parurent ensuite en brochure (*Souvenirs*, pp. 418-419) ; cf. note 94 bis.

(99) Bon indice de cet état d'oubli, les insuffisances de la récente brochure *l'Etoile*. Il provient, semble-t-il, plus d'une ignorance générale des situations à la fin du XIX^e siècle que d'une ignorance concernant le seul Bersier.

(100) Dont *quelques* aspects sont, plus ou moins, « passés » dans l'Eglise Réformée — peu à peu.

(101) L'article déjà cité (note 82, § B) de *la Renaissance*, du 20 avril 1877, affirme (p. 1) que Bersier avait déclaré que si un Synode national rejetait « sa » liturgie, *il s'inclinerait, et renoncerait à cette liturgie pour rester dans l'Eglise « nationale »* : « ... il « conserverait... le titre de pasteur auxiliaire, et, restant dans « l'Eglise nationale, abandonnerait sa liturgie ».] [A. E.]

Les deux signataires jugent tous deux *parfaitement vraisemblable* ce qu'affirme le journal libéral.

A partir de 1887, Bersier travailla à une liturgie intermédiaire entre « la sienne » et celle des Eglises réformées, travail que la mort interrompit (*Souvenirs*, p. 424).

Bersier a toujours souhaité être un conciliateur — de même qu'il le fut de son mieux, dans les débats ecclésiastiques, il a *souhaité* l'être entre les usages réformés français et ceux d'autres traditions, *notamment* mais non uniquement celle de sa mère aimée et respectée. Il n'y a réussi que dans une certaine mesure, même à l'Etoile. La direction vers laquelle tendaient, avec énergie et patience (102), ses efforts, ne présente du moins aucun doute.

(102) Il mourut — ne jamais l'oublier — relativement jeune, avant la soixantaine.

